

Les vingt printemps du Fifa

Paquerette Villeneuve

Volume 46, Number 187, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52863ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Villeneuve, P. (2002). Review of [Les vingt printemps du Fifa]. *Vie des Arts*, 46(187), 26–27.

Les vingt printemps du Fifa



James Ellroy
Image extraite du film
James Ellroy's Feast of Death
Royaume-Uni/Vikram Jayanti/2001/90 mn/A



Image extraite du film
Les silences de Spilliaert
Belgique/Wilbur Leguebe/2001/52 mn/F

LE FIFA REGROUPAIT CETTE ANNÉE UN NOMBRE RECORD DE 200 FILMS, PROJETÉS DANS CINQ SALLES. LA SÉLECTION D'UNE CINQUANTAINE QUE J'AI VUS OFFRAIT, COMME D'HABITUDE, AUX SPECTATEURS UN VASTE ÉVENTAIL D'ŒUVRES CINÉMATOGRAPHIQUES TRAITANT DE SUJETS LIÉS AUX FORMES LES PLUS DIVERSES DE LA CRÉATION.

POINTS FORTS DE LA 20^e ÉDITION

Contrairement aux éditions de 1999 et 2001, où les films vainqueurs, l'un sur le pianiste Richter et l'autre sur l'architecte Niemeyer, avaient retenu l'attention du jury seulement la veille du classement final, cette année, le premier film inscrit parmi les réalisations en compétition laissait déjà présager un Grand prix. Il a été en effet décerné à *Rivers and Tides: Andy Goldsworthy Working with Time* de Thomas Riedelsheimer qui brosse le portrait d'un artiste qui, sans discours mais avec un entêtement émerveillé, utilise les moyens de la nature (glace, eau, pierre) pour y laisser sa marque.

Ses interventions fugitives sur l'environnement de son Écosse natale, de la France, des États-Unis et du Canada¹ ont été filmées avec respect et délicatesse par le cinéaste armé d'une caméra 35 mm, appareil hélas de moins en moins utilisé.

Bien que le nom d'Alfred Stieglitz soit souvent cité, bien peu connaissent sa véritable influence sur le développement de l'art au XX^e siècle. *Alfred Stieglitz: The Eloquent Eye* expose les mesures extrêmes qu'a adoptées ce passionné afin d'éliminer un à un tous les obstacles qui se dressaient entre lui et l'objectif d'une vie: faire de New York une capitale culturelle à l'image de celles que l'on retrouvait en Europe en 1910! C'est aussi à Stieglitz que l'on doit l'introduction de la photographie dans la noble famille des disciplines artistiques « signées ». Le film est réalisé avec la finesse propre à Perry Miller Adato qui a d'ailleurs remporté un trophée honorifique pour l'ensemble de sa carrière.

La guerre du Louvre a également jeté la lumière sur un aspect méconnu de l'histoire de l'art. À l'arrivée des troupes allemandes à Paris en 1940, les murs du Musée du Louvre étaient déjà couverts d'œuvres sorties des réserves pour remplacer tous les chefs-d'œuvre, dont *La Joconde*, convoyés vers la province. Grâce aux courageuses mesures prises par Jacques Jaujard, directeur des Musées de France, le fleuron du patrimoine artistique européen échappa à la convoitise du maréchal Goering.

Le monde vu à travers le regard de Jimmy Boyle, criminel originaire des faubourgs de Glasgow incarcéré

depuis l'âge de 20 ans, voilà ce que présente le film *La rage et le rêve des condamnés*. En constante révolte, le jeune homme passera six ans en isolation complète, nu dans une cellule éclairée en permanence. La gravité de son cas le mènera à être recueilli par une prison expérimentale où il a découvert la sculpture, activité qui lui permet de canaliser ses énergies sauvages. Le film est traité avec émotion et sans faiblesse par son réalisateur Jean-Pierre Krief qui a vu son œuvre primée à titre de meilleur reportage.

Mélanger le temps – donc la durée – et l'esthétique propres à l'espace, au volume, à la lumière, telle est la volonté de l'architecte I.M. Pei et du film qui lui est consacré: *I.M. Pei, le Mandarin des temps modernes*. Ce créateur obstiné se dit prêt à « se plier avec passion aux faits contingents », faisant preuve d'une souplesse tenace dans le dédale des bureaucraties diverses auxquelles la monumentalité de ses réalisations le confronte. Moyen métrage réalisé par l'Allemand Gero von Boehm, il propose une conversation avec l'architecte d'où se dégage un portrait intime.

AUTRES DÉCOUVERTES

Les mines éberluées des jeunes officiers de l'aviation, auxquels le chorégraphe Alexander Kolpin fait répéter un ballet, font à elles seules tout le charme du court métrage danois *Setting the Stage with Alexander Kolpin* qui a d'ailleurs remporté le Prix Animavision du meilleur film pour la télévision.

De facture classique, *Le bâtiment Johnson* du réalisateur français

Frédéric Compain a remporté le Prix du meilleur film éducatif du Ministère des Affaires municipales et de la Métropole. Moyen métrage d'environ 26 minutes, il met en relief la vivacité de Frank Lloyd Wright qui se plaît à augmenter l'ampleur des défis qu'il désire relever avec l'âge.

Quant au *Picasso érotique* de Valérie Manuel, il conserve un ton nettement plus juste que l'exposition du même nom dont la réalisatrice s'est pourtant inspirée. Le cinéaste Wilbur Leguebe jette la lumière sur *Les silences de Spilliaert*, le singulier peintre belge dont le style oscille entre celui de Munch et du Gauguin de Pont-Aven. Autre portrait de personnage fascinant, *Djamel Tatah, la hauteur du regard*, présente le peintre marocain habitant Paris qui transforme en silhouettes nées de sa perception affective et plastique des personnages rencontrés dans la rue. *Gianni Versace, Fashion Victim* porte sur les circonstances entourant la mort du designer favori des nouveaux riches. L'intérêt de ce moyen métrage réside surtout dans le rôle qu'ont joué les médias, facilitant involontairement la fuite temporaire du meurtrier en annonçant les faits et gestes de la police. Le clinquant des paillettes et du strass tant prisés par Versace étaient à mille lieues de la grâce et de la fragilité d'un Yves Saint-Laurent, dont la retraite vient tout juste d'être annoncée publiquement, qu'on a pu redécouvrir cette année grâce à deux films qui lui étaient consacrés: *Yves Saint-Laurent - 5, avenue Marceau* et *Yves Saint-Laurent, le temps retrouvé* du réalisateur français David Teboul.

Enfin, le FIFA rendait cette année hommage à la Délégation aux arts plastiques du Ministère de la Culture français qui a notamment produit d'excellents films sur Jean-Pierre Raynaud et Georges Rousse. Il faut également mentionner l'hommage rendu à Alain Fleischer réalisateur d'œuvres remarquables dont *Pierre Klossowski, ou l'éternel détour*, *Le Roi Rodin, Un monde parallèle - La Grande Galerie du Louvre* et *Boltanski par Feischer, ou les ombres*.

DES PLAISIRS MOINDRES

Parmi les œuvres moins marquantes présentées cette année, notons tout de même la présence d'un *Philippe Starck* encombrant, amusant et superficiel; une tentative de rajeunir l'opéra qui tourne court intitulée *Zoé et Raymond Klibansky - de la philosophie à la vie*: si les propos déçoivent, le film demeure un extraordinaire hymne à l'amour.

Condé à *Chantilly* ne s'élève pas vraiment au-dessus du narcissisme du réalisateur qui cache mal une indéniable condescendance face à son sujet. Vikram Jayanti, réalisateur du film *James Ellroy's Feast of Death*, a allié le débit saccadé de l'auteur de polars à un montage de photos de morgue pour un effet oppressant qui lui a tout de même valu le Prix Télé-Québec du meilleur essai. *La Galleria Borghese* de Rubino Rubini donnait dans le même mode morbide.

Un énième hommage à Eisenstein, *Art that Shook the World: Battleship Potemkin*, laissait malheureusement plus de place au commentaire qu'à l'image. Quant à *Berlin Babylon*, l'essentiel du film semblait être dans le titre de cet amalgame de discours sauvé par un travelling en tramway dans l'ex Berlin-Est. On ne peut s'empêcher de se demander pourquoi Claudia Kuhlend et Ralf Breier ont réalisé un autre film portant sur l'artiste James Turrell. *James Turrell, magicien de la lumière* présente le cow-boy de l'art, qui vit seul dans le désert et se laisse pousser la barbe, rêvant de terminer une œuvre extrêmement coûteuse, qui serait parfaite si seulement un visiteur à la fois pouvait y pénétrer.

Quant à *Car Man*, l'impression de départ laisse présager une réalisation fantastique alliant la musique de Bizet («Carmen»), d'autant plus merveilleuse qu'on n'entend qu'elle, et les mouvements des danseurs. Mais au bout d'un moment, la qualité de cette musique souligne cruellement la vacuité vulgaire de la chorégraphie.

UNE BONNE CUVÉE CANADIENNE

La sélection canadienne commence avec *Alex Colville*, film qui présente le célèbre artiste d'allure placide mais que la guerre a tôt familiarisé avec la violence et la mort, ce qui l'a amené à constater la relativité de toutes choses et l'a rendu tolérant. Sur la longueur d'onde de *Michael Snow, Zoom arrière*, a remporté le Prix de la création de l'Office national du film du Canada. Il s'agit d'une évocation sobre et épurée, par Teri Wehn-Damisch, de l'œuvre de Snow où l'artiste révèle en filigrane son esprit expérimental et narquois. Notons aussi *Suzor-Côté*², une réalisation qui bien que naïve et maladroite, se veut touchante et fait réfléchir sur l'indifférence dans laquelle sont détruites certaines œuvres pour des raisons plus souvent politiques que valables. Enfin, mentionnons *Marcel Dzama* valsant à Winnipeg entre Jean Vigo et dada, un Vaillancourt bavard mais rafraîchissant et un *Letendre* énergique quoique fragmenté.

Un bilan? Malgré quelques réticences ponctuelles, le Festival International du Film sur l'Art est toujours une incursion unique dans le monde de la culture et des créateurs qui vient à point nommé contredire le supposé désaveu pour tout ce qui dépasse le divertissement sans lendemain. Chaque année, le nombre des spectateurs augmente et l'impact de l'événement continue à se faire sentir au-delà des frontières. Laura Trisorio, la directrice du festival Arte cinema de Naples consacré à l'art visuel contemporain, est venue comme chaque année choisir des films pour sa programmation. On se réjouit à Paris des deux prix remportés qui consolideront l'action du Centre Pompidou. Et à Montréal, l'événement terminé, on remercie une fois encore René Rozon qui, depuis 20 ans, nous en fait fidèlement cadeau.

Paquerette Villeneuve



Image extraite du film *Yves Saint-Laurent, le temps retrouvé* France/David Teboul/2001/78 mn/F



Image extraite du film *Alfred Stieglitz: The Eloquent Eye* États-Unis/Perry Miller Adato/2000/90 mn/A



Image extraite du film *Mon œil pour une caméra* Canada/Denys Desjardins/2001/75 mn/F

- 1 Le Cirque du Soleil possède son œuvre intitulée *L'Arche*, visible au siège social lors de certains spectacles.
- 2 Le film précède l'exposition *Suzor-Côté: lumière et matière* qui aura lieu en octobre 2002 au Musée du Québec et en janvier 2003 au Musée des beaux-arts du Canada.